

Editorial

« Il n'y a pas de plus grand honneur que de gagner une médaille pour son pays aux Jeux Olympiques. »

« On m'entraîne comme un cheval de course, mais à trente-deux ans je serai à la retraite... »

Ces deux répliques sont extraites d'un film anglais qu'il faut voir. La Solitude du Coureur de fond (*The Loneliness of the long-distance Runner*) pose, au-delà du problème social, celui du libre arbitre, du choix, qui seul détermine finalement la promotion ou la régression d'un être, dans sa réalité qui est sa vie. Colin Smith, délinquant fortuit plus que caractériel, révèle d'indéniables qualités d'athlète dès son arrivée à l'institut de redressement. Le directeur, épris de sport, s'en avise avec d'autant plus de satisfaction qu'une coupe est à prendre dans une épreuve interscolaire de cross-country à laquelle sa « maison » participera pour la première fois. On pousse l'entraînement de Colin, des faveurs lui sont faites, ainsi que des promesses de relaxation prochaine, d'avenir, de carrière. « Si vous jouez le jeu avec nous, nous jouerons le jeu avec vous », entend-on à plusieurs reprises. Bien vite le jeune homme se trouve en porte-à-faux vis-à-vis de ses camarades moins chanceux parce que moins doués, plus agressifs parce que plus sévèrement traités. Il court néanmoins, chaque jour, de mieux en mieux, pour le plaisir, pour l'évasion au-delà des murs vers la nature. « Cette coupe, tu peux la gagner. Cette coupe, tu dois la gagner. » Et quand vient le jour J, quand la victoire est là pour lui, à portée de main, il la nargue et se laisse dépasser par son adversaire du collège voisin, à cinq mètres de l'arrivée, en un défi apparemment absurde. Bafoués, ses maîtres vont enfin le « redresser »...

Ce film, nous l'avons dit, a d'autres dimensions que le sport, l'éducation ou le problème des classes. Il est l'histoire d'un garçon qui, pour nous, avec les moyens limités qui sont les siens — un refus — remet en question le pour-

quoi et le comment de ces trois créations humaines. Il comprend que la promotion dite sociale dont on veut que le sport de compétition soit un des plus sûrs garants ne résout pas tout si celui qui est promu ne change pas de stature, que la finalité de l'homme ne réside pas dans un confort matériel accru mais dans son accomplissement intérieur ; il met en lumière la faiblesse de nos meilleures intentions — dans quelle mesure les ambitions que nous nourrissons pour autrui ne sont-elles pas le reflet de nos propres chimères ? Alors que, déjà gagnant, il court vers l'arrivée qu'il dédaignera tout à l'heure, Colin saisit en un éclair qu'il est objet et non sujet pour les spectateurs qui l'acclament, que le rythme de son cœur, bien plus que les pulsions de son âme, préoccupe ses éducateurs. Et il dit non.

Il dit non à la facilité, non à cette chance plus imposée qu'offerte par un directeur avide de prestige, non à l'illusion d'être grand parce que rapide, non au marché (« si tu joues le jeu avec nous... »), non à l'abandon de ceux qui ne peuvent pas le jouer, ce jeu, et avec qui on ne le jouera donc pas parce qu'ils n'ont que leurs limites pour talent, non aux galops dans le petit matin, non à la gloire entrevue, non à la retraite anticipée... Ce non lancé à la face de ceux qui n'ont pas compris est en fait un oui qu'il se propose à lui-même et qui lui confère sa véritable dignité.

D'une lettre qui a pour nous d'autant plus de prix qu'elle nous vient du doyen du C.I.O., M. G. D. Sondhi, nous extrayons cette phrase: « Il y a problème parce que les hommes veulent la victoire et non la sportivité. Et, non contents, ils accusent de déloyauté nationale et autres forfaits ceux qui condamnent cet aveuglement. »

Colin Smith paiera très cher sa forfaiture et sa liberté. Peut-être, néanmoins, nous aura-t-il donné à penser.

La Rédaction.